

La Fée des Coquillages

—Comment se fait-il que s'il existe une perle à Veulettes nous ne l'ayons pas remarquée?...

—C'est, messieurs, que vous vous êtes arrêtés à l'extérieur, et que celui de la jeune fille en question est des plus simples. Oui, continue Jules d'un ton sentencieux, oui, messieurs les boulevardiers, si vous aviez rencontré sur la plage de Veulettes un minois chiffonné, des yeux malins et un sourire agaçant, le tout sous un chapeau effrontément planté, vous auriez déclaré n'avoir rien vu d'aussi joli, et tous vous l'auriez adorée, tandis que vous passez indifférents près d'une beauté accomplie, indiscutable, simplement parce que ses pieds menus sont chaussés de sabots et que son costume rustique n'a rien de l'élégance de vos Parisiennes.

—C'est bien possible, fit Gontran, et cette perle, ce trésor, Valréaz l'a remarqué, lui.

Coup d'oeil d'artiste, répartit Jules, puis, montrant Georges qui tient toujours la lunette marine, si l'un de vous désire connaître Marielle, la petite pêcheuse de coques, prenez la place de Valréaz, elle est au bout de la lunette.

—Quoi, il est amoureux d'une pêcheuse, firent les jeunes gens.

—Oui, mais cette fée des coquillages est digne de l'amour d'un roi.

—Bigre... quel enthousiasme... es-tu donc pincé toi aussi?...

Jules Beaussard haussa légèrement les épaules et répondit:

—Laisserais-je mon domaine à Valréaz pour qu'il y dresse ses batteries si j'étais amoureux de Marielle?...

—C'est vrai...

Et Gontran, qui était le porte-parole de ses amis, continua d'un ton persifleur:

—Dis donc, Jules, s'il la voit toujours à cette distance, le cœur de la petite ne court guère de danger... mais nous... nous courons le risque de voir Georges s'éterniser sur cette plage, et ce serait dommage.

Valréaz se rapprochait et l'on fit silence.

Les Parisiens allèrent tour à tour à l'extrémité de la terrasse, et chacun appliqua à son tour l'oeil à la longue vue, en ayant

l'air d'explorer la mer et la plage.

Gontran qui était décidément le plus bavard ne put s'empêcher de s'écrier:

—Jules a raison... je n'ai rien vu d'aussi délicieux que cette petite... quel dommage que nous partions ce soir, j'aurais certainement fait sa connaissance... si je restais...

En ce moment un domestique parut, les six jeunes gens firent silence.

—Que veux-tu, Jean, nous n'avons pas appelé, dit le fils du banquier.

—Monsieur, c'est André le pêcheur qui m'envoie prévenir ces messieurs que la marée est assez haute pour partir et qu'il attend.

—A-t-on fait porter mes valises dans sa barque?

—Oui, monsieur.

Le valet s'éloigna.

—Allons, messieurs, en mer, nous coucherons ce soir à Fécamp, s'écrie Jules.

Les jeunes gens se levèrent et prirent en riant et devisant le chemin qui menait du château à la plage.

Valréaz accompagna ses amis jusqu'à la mer.

—Je ne vous donne pas huit jours que vous ne soyez venu nous rejoindre, vicomte, lui dit Gontran, en lui serrant la main.

—Avant cela, il aura assez de son existence d'ermite, dit un autre.

Jules se pencha à l'oreille de son ami et murmura:

—Bonne chance et plein succès près de la fée des coquillages.

—Merci, répondit Valréaz.

On arrivait au bord de la mer.

Une barque se balançait à quelque distance; en apercevant les Parisiens, l'homme qui la montait se leva et manoeuvra pour accoster.

C'était un grand gaillard dont la taille dépassait cinq pieds dix pouces, taillé en hercule, au visage large, ouvert, haut en couleur, hâlé par le vent de mer.

Sa physionomie à la fois attrayante et énergique a un caractère remarquable de bonté, de franchise et de résolution, tout révèle chez le jeune pêcheur cette exubérance de sève que l'on doit à la pureté de la vie agreste.